

Classique Jeudi 05 juin 2014

L'OCG invite le violoniste Gordan Nikolic, archet fébrile

Par Sylvie Bonier

Pour le dernier concert de sa saison, l'Orchestre de chambre de Genève a proposé une carte blanche au soliste et chef serbe. Programme classique et déstabilisant

Il a du talent. Du tempérament. Et une électricité musicale qui lui parcourt le corps sans relâche. Avec son nom venu des Balkans et sa personnalité bouillonnante, le violoniste pourrait allègrement se lancer dans un répertoire hors des sentiers battus. A l'occasion du dernier concert de saison de l'Orchestre de chambre de Genève, Gordan Nikolic a pourtant choisi le plus classique des programmes. Invité au BFM pour une carte blanche, comme soliste mais aussi comme chef, il propose donc Beethoven («Ouverture» de Coriolan), Mozart (38e Symphonie «Prague») et Tchaïkovski (Concerto pour violon).

Une affiche ronronnante. L'interprétation, elle, déstabilise. C'est que le meneur pose d'emblée les musiciens en situation inhabituelle. Orchestre debout, pour ne pas se reposer, et adopter une attitude et une écoute chambristes. Bon point. L'OCG en formation complète se rassemble dans un jeu compact, et développe une incroyable énergie. Diriger de façon conventionnelle? Vous n'y pensez pas. Gordan Nikolic se place dans l'orchestre, en position de premier violon solo. Musicien parmi les musiciens. Excellent choix.

Le respect de ses pairs engendre le meilleur: musicalité fine et esprit de corps sans faille. Il est suivi au soupir près. Tout bouge, s'agrège et libère des dynamiques enthousiasmantes. Dans le concerto, au cœur de sa troupe qui ne bénéficie que des mouvements de son corps de dos, le soliste lâche ses propres rênes. Et les limites du choix se révèlent.

Si la saisissante cohésion de l'OCG demeure intacte, les décalages avec le violoniste se font sentir et la direction générale se dilue. Tous les mouvements lents du programme en pâtissent. Le sentiment d'une équipe de cordes, soudée et galvanisée contre le reste de l'orchestre, devient encore plus sensible. Car le manque d'une oreille «externe» ne met pas en valeur les sonorités des différents pupitres et le rapport de force entre eux. A trop être dans le groupe, la vision générale du chef et le recul des équilibres sonores se perdent, autour du jeu engagé et fiévreux du soliste. Double leçon confirmée: tout orchestre peut formidablement jouer «sans» chef. Mais tout orchestre a besoin d'un chef pour être révélé. La question du dosage et du charisme s'impose en filigrane.